

Michaël URAS, *La Maison à droite de celle de ma grand-mère*, Paris, Préludes, 2018 [n° 13].



« Tout est dans le presque » : voilà une petite phrase, rencontrée plus de dix fois au long des pages, qui pourrait définir, enfin presque, le climat du dernier roman de Michaël Uras, *La maison à droite de celle de ma grand-mère*.

Soit Giacomo, un jeune homme traducteur de son état, installé à Marseille, qui est rappelé impérativement dans son village natal en Sardaigne au chevet de sa grand-mère qui se meurt à l'hôpital. Cette grand-mère, la *nonna*, est pour lui, de toute sa famille, la personne la plus proche, celle « qui avait écouté mes chagrins, encouragé mes désirs de fuite, calmé ma mère quand la tension était à son maximum, (...) m'avait donné une dose extraordinaire de douceur, à diffusion lente, qui courait encore dans mes veines, même quand j'étais à des milliers de kilomètres d'elle » (p. 62).

Il s'y rend donc précipitamment, muni du livre qu'il est en train de traduire, une version inédite du célèbre roman d'Herman Melville, *Moby Dick*, qu'a déniché son éditeur. Étant donné les circonstances, il part persuadé que son séjour sera bref – le temps des obsèques – et il a bien l'intention de ne pas s'éterniser dans ce village qu'il a fui des années auparavant parce qu'il y étouffait, parce que tout lui semblait immuable et figé.

Mais, évidemment – sinon il n'y aurait pas de roman – les choses ne vont pas se passer comme prévu. À commencer parce que, au grand dam de toute la famille, la mort annoncée de la *nonna* ne survient pas, en tout cas pas tout de suite : elle « fait la morte » pour se venger de tous ceux qui lui ont rendu la vie si dure, et Giacomo, son petit-fils bien-aimé, est le seul qu'elle mette dans la confiance de son stratagème.

C'est donc le récit de ce séjour particulier, de ce retour aux sources, que Michaël Uras nous raconte à travers la voix de Giacomo, ces quelques semaines suspendues à une mort qui s'avère une supercherie – une presque-mort –, ressort tragi-comique assuré qui sous-tend tout le roman.

Retourner sur les lieux de son enfance est une sorte d'épreuve pour quiconque n'y a pas été très heureux. Comment affronter le passé, comment aborder le présent ? Que sont devenues les personnes, proches ou moins proches, qui faisaient partie de son monde ?

Il y a ses parents, des personnes qu'il dit « spéciales », et qui sont demeurés tels qu'en eux-mêmes : sa mère, très, voire trop aimante, accaparante, surprotectrice et au tempérament tumultueux ; son père, qui s'est réfugié dans le silence et qui peint des fresques sur les façades des maisons ; son oncle Gavino, envahissant, qui se mêle de tout et n'arrange rien ; son cher et fidèle ami d'enfance, Fabrizio, atteint d'une maladie dégénérative rare.

D'autres personnages apparaissent aussi, comme le fameux Capitaine, figure légendaire du village, revenu de la guerre auréolé de gloire, qui l'impressionnait si fort et avec qui il noue une relation d'adulte singulière. Et puis la belle Manuella, l'épicière du village, qui a enflammé son adolescence, dont la beauté s'est envolée ; et encore Alessandra, la jeune et non moins jolie doctoresse qui soigne sa grand-mère et dont il va tomber amoureux, ou presque.

Chaque pas dans le village natal, chaque retrouvaille, chaque rencontre suscite des retours sur l'enfance que l'auteur entrecroise au fur et à mesure du récit, mêlant subtilement le présent et le passé, distillant le texte d'allusions, de petites touches qui seront explicitées plus loin. Ainsi, au cours d'une conversation avec le Capitaine (p. 137), la brève et pudique évocation de la séparation de Giacomo d'avec sa femme Jessica avec qui il a connu des « moments difficiles, (...) notre couple a explosé en plein vol », qui laisse deviner une profonde blessure : on apprendra seulement à la fin (p. 303) le drame qu'ils ont vécu, à savoir la perte d'un enfant mort à la naissance, enfant par ailleurs appelé Ismaël, le nom du narrateur de *Moby Dick*.

Giacomo n'est pas à proprement parler un héros, encore moins un séducteur, et il le sait. C'est un jeune homme doux et sensible, souvent hésitant, un peu rêveur, malicieux mais toujours



bienveillant, qui manque de confiance en lui-même et que l’auteur nous rend très attachant. C’est le genre de personne qui se met dans des situations abracadabrantiques dont il se tire plus ou moins bien, celui qui, en tant que gardien de football, « passait une grande partie des rencontres le dos tourné au terrain pour aller chercher le ballon au fond des filets » (p. 36).

La confrontation avec son passé et la re-découverte de son pays natal – pas la Sardaigne touristique, mais celle de l’arrière-pays, avec ses traditions immuables et ses paysages contrastés, chaude, colorée et lumineuse, qui dessine la toile de fond du roman comme les murs des maisons – le pousse plus que jamais à se chercher, s’interroger, mais le danger de sombrer dans la complaisance est écarté grâce à une bonne dose d’humour : Michaël Uras lui prête un art délicieux de voir et relever, dans les situations les plus banales ou les plus décourageantes, ou même dangereuses, les aspects dérisoires et cocasses, et de désamorcer ainsi toute tendance au pathétique. C’est un personnage qui n’a rien de manichéen : *tout est dans le presque* résume bien sa personnalité. Un presque qui le fait, du haut du bateau du retour, se jeter à la mer – un presque-suicide...

Dans *La maison à droite de celle de ma grand-mère*, on retrouve bien la technique narrative, l’écriture et le ton de Michaël Uras qu’on avait déjà perçus dans ses précédents romans, particulièrement dans *Aux petits mots les grands remèdes* (Préludes, 2016), et qui sont de mieux en mieux maîtrisés : la fluidité élégante du discours, les retours et les digressions, l’humour et le regard plein d’esprit qui traversent le roman de bout en bout, la légèreté qui cache la gravité. Jusqu’à une fin mi-figue, mi-raisin, où le cachalot (Moby Dick) réapparaît, bien dans la manière de l’auteur amoureux de la littérature.

C’est un très joli roman, très bien écrit, émouvant et drôle, plein de sensibilité, d’humour et de pudeur, sur la famille, l’enfance, les racines, les blessures, la difficulté d’être adulte. Et aussi sur la Sardaigne. On le referme avec une impression de mélancolie souriante, un oxymore qui lui va bien.

*Martine Coutier*